

Les poèmes que contient ce livre remontent, pour ainsi dire, à l'origine – « Retour » est le premier poème que je me souviens avoir publié ; je l'avais écrit, retour d'Inde, à Cambridge, l'hiver 1945 – et se poursuivent jusqu'à l'époque où j'écrivais nombre de poèmes que je devais inclure dans *Words*. Pourquoi ce nombre-là de textes, je ne sais pas très bien. Quand j'eus la possibilité de publier *For Love*, il me manquait les exemplaires de beaucoup de petits livres que j'avais publiés précédemment, et je n'avais aucun manuscrit, de sorte que je dus me reposer sur des textes comme *The Whip* (déjà un choix de poèmes) et *A Form of Women*. Voilà, je dépendais des poèmes que j'avais littéralement sous la main et ne pouvais utiliser tous ceux que j'avais retiré des sélections précédentes pour une raison ou pour une autre.

Cependant, un poème – le poème titre de ce livre, publié initialement dans *The Kind of Act of* en 1954 – ne cessa, des années durant, d'insister dans ma mémoire. La « langue » de ce poème est toujours celle avec laquelle il m'est donné de parler. Qui plus est, j'aime ce poème – qui a continué de parler à la fois pour et en moi, pendant tout ce temps.

Quand j'ai commencé à écrire, j'étais très scolaire et soucieux de « bien faire ». Tant de choses entraient en jeu pour séparer ce qu'on pouvait accepter comme poème de ce qu'on ne pouvait pas. John Frederick Nims m'a raconté une très jolie histoire, à propos d'une lecture publique d'un de ses amis, quelque part dans le Middle West. À la fin de la lecture, quelqu'un dans le public demanda si les questions étaient autorisées, et puisqu'il lui fut

répondu qu'elles l'étaient, il dit qu'il en avait une concernant l'avant-dernier poème lu – pour résumer « est-ce un vrai poème ou l'avez-vous seulement fait vous-même ? »

Quoiqu'il en soit, à chaque fois qu'il y avait une chance de publier un opuscule ou un livre, j'avais la tentation d'en retirer tout poème qui ne me semblait pas sur-le-champ faire sens absolument en tant que *poème*; en conséquence, j'avais tendance à refuser la sorte d'affirmation poétique qui amasse ses occurrences autant par les moyens de la maladresse que par ceux du succès manifeste.

8

Un soir, à Vancouver en 1963, lors d'une conversation tardive, Allen Ginsberg me dit très généreusement : n'aies pas trop peur d'écrire un « mauvais » poème. Tu peux te le permettre maintenant. Je ne sais pas si ma nature m'autorisera jamais ce genre d'attitude, qui a finalement moins à voir avec la suffisance qu'avec le fait que nous sommes des êtres humains et que nous vivons selon les lois de la variabilité. Nous ne savons pas tout ce que nous croyons savoir, et au reste ça ne serait même pas tellement intéressant. Un autre ami, Robert Duncan, a toujours soutenu, avec une grande intelligence, je crois, que la poésie n'est pas une sorte de réserve ultime pour les prononcements humains les plus rares et les plus articulés, mais qu'elle a sa place dans tous les discours et, de ce fait, en *toutes* les occasions.

Que je sois, alors, aussi crédule que j'ai dû, de toute évidence, l'être autrefois, et me réjouisse d'avoir écrit ces poèmes – comme je sais m'être réjoui alors, juste parce que pouvoir écrire n'importe quoi est toujours un plaisir. Assez égoïstement, je peux souvent me découvrir ici des manières que je me réjouis d'avoir eues – peu importe qu'elles fussent « bonnes » ou « mauvaises ».

Robert Creeley

1967

## Retour

Tranquille comme il convient à ces lieux  
La rue, assourdie, mi-neige, mi-pluie  
Sans fin, mais butant sur des portes assombries  
Dedans, eux qui seront là toujours,  
Tranquille comme il convient à ces gens –  
Ca suffit pour l'instant d'être ici, et  
De savoir que ma porte est l'une des leurs.

## Chanson de Greendoon

c'est la grisaille disait greendoon  
oblige notre petit clan  
à chercher sans cesse un homme  
qui en musique mettrait nos chants

10

c'est l'ocre, jaunit la feuille  
nous pousse tant qu'on peut à la quête  
ici et là sur la terre étrangère  
d'un unique voleur honnête

c'est tout le noir de notre peine :  
nous reconduit jusqu'à la chambre  
dépose le verrou dans nos mains

## Poème pour D.H. Lawrence

*Je commencerais en expliquant  
qu'en vertu de l'être  
je suis et rien d'autre.*

Toujours le moi revient à  
la conscience de soi, voyant  
le portrait dessiné de sa main  
près de la fenêtre, debout  
seul et désiré par personne.  
Il voit ça, le moi voit  
et revient au portrait  
là dans le soir, la nuit,  
seul et désiré par personne.

Au début il y avait ce moi,  
peut-être, sans le portrait,  
sans la conscience de soi,  
du portrait ou du soir. Au  
début il n'y avait que lui,  
seul et désiré par personne.

Au début c'était ça mais c'est  
devenu différent, changé, et en  
quoi ? on l'ignore, on le sent.  
Le moi le ressent, qui  
est sensation, autre par la sensation,  
mais en quoi ? ça a changé, ça se sent.

Se rappeler le portrait près de la fenêtre,  
dans le soir dessiné là près de la fenêtre,  
c'est voir la chose comme de l'argent, être  
sûr des matériaux, mais ignorer  
d'où ils venaient ou comment  
ils étaient arrivés là ou quand exactement.  
Se rappeler le portrait près de la fenêtre  
c'est se rappeler le soir, la nuit  
comme le portrait près de la fenêtre,  
mais c'est ignorer comment ils sont arrivés là.

Le moi est l'être, demeure dans l'être et  
grâce à lui. Le portrait n'est pas l'être  
ni le moi mais demeure dans le moi et  
dans l'être et grâce à eux.

Toujours le moi revient, grâce  
à l'être, au portrait dessiné près de la fenêtre  
là dans le soir, la nuit  
seul et désiré par personne.

## Poème pour débutants

... et j'ai vu dans la clairière  
à côté de la hache et de l'arbre (tombé)  
que je couperais avant dîner (matin)  
un écureuil et j'ai couru vers... (problème)

Ainsi, quelqu'un qui revient plein de passion  
peut s'asseoir près de celui qui est resté  
se tourner vers lui et expliquer  
ce qui est arrivé et le garder  
inexpliqué; ainsi, l'autre peut s'asseoir,  
revenir vers cet autre, le passionné,  
revenir et rester inexpliqué;  
ainsi, chacun, ensemble, s'assoit  
et ensemble chacun, ensemble, peut expliquer  
et rester; peut-être est-il nécessaire de déplorer  
que la passion produise ça : ne rien expliquer.

– Si vous suivez cette route jusqu'au  
tournant, vous arriverez devant une grange,  
un toit rouge et un grand silo.  
Si vous leur demandez là-bas, ils devraient savoir  
(c.-à-d. ils vous expliqueront quoi voir.)

Parce que, plus que tout, c'est la route  
et ses tournants c.-à-d. le voyageur,  
qui revient et reste inexpliqué  
et même il s'assoit sous le porche regarde par delà  
les collines voit les crépuscules et vous appelle,

que vous aussi en profitez ; parce que c'est la route  
que le voyageur arpentait  
qui s'arpenle, va vient et demeure ;  
peut-être est-ce la route qui, peut-être, pourrait expliquer  
que la passion produise ça : ne rien déplorer.

14

– Elle venait ici avant le petit déjeuner  
pour te le dire en personne puis s'est rappelé  
avoir promis à Judy et aux  
autres qu'elle allait faire du pain  
(parce qu'elle ne croyait pas ce qu'il avait dit  
jusqu'au petit matin et au lit un peu inédit)

Si, du coup, le problème est la route  
et la passion qu'on nomme voyageur et celui  
qui est resté ; s'il faut blâmer quelqu'un  
d'aller et venir, de rester ou demeurer identique  
ou, peut-être, de ne rien expliquer ou, mieux, de  
ne pas déplorer ; existe-t-il un mot  
pour ça ? Que faut-il, après tout, expliquer ?  
Que la passion est sauvage, et la route longue, que le voyageur  
est revenu, s'est assis et parle et repart encore ?  
Peut-être sont-ce la route et la passion qui pourraient déplorer  
que le voyageur produise ça : ne rien expliquer.

... et j'ai vu dans la clairière  
à côté de la hache et de l'arbre (tombé)  
que je couperais avant dîner (matin)  
un écureuil et j'ai couru vers mon fusil.



## Sanine à Lida

Par-delà cette route l'obscurité devient  
chaleur. Deux, puis trois ou quatre  
amants fins connaisseurs d'eux-mêmes  
sont assis ici dans des poses  
indécises, empruntées. Ils sont assis.  
L'herbe tranquille jonchée de roses.

15

D'abord ça. Le beau  
arrive ensuite. L'amour, tellement de roses,  
les amants fins connaisseurs d'eux-mêmes,  
les poses indécises, empruntées. Regardez.  
Chacun égare ce qu'il se garde.

## Le tard venu

(parvenue) impayée, qui désormais  
devinera que c'est, que c'est toi,  
comme si une tristesse tardive, impayée,  
avait permis cela, c'est mieux  
ainsi, mieux tard que

16

jamais

car (croyez-moi) il y a encore  
des fleurs ici, même fanées, il y  
a encore des fleurs, comme si c'était  
leurs fleurs et fanées, leur  
tristesse, impayée, comme par temps

frais.

Ils ne voulaient jamais de ci  
ou ça, alors étant donné leur tristesse, ou  
était-ce votre bien qu'ils voulaient et  
leur auriez-vous offert en plus  
des fleurs, de la fraîcheur, impayées...

(progrès)

## Gangster

dit-il en se retournant, pas très conscient de  
l'emphase, bon sang de bon dieu, gangster  
j'y étais presque ! Visait  
juste. C'est vrai. Du coup,  
le matin, il partit seul et  
marcha huit kilomètres, il aperçut  
les cornes et attendit. Il observait.  
Jusqu'à ce qu'elles soient toutes là. Il tira.

17

Simple ? Simple à quel point ? Dire ce qu'il en est  
vraiment prend combien ? Trois boîtes  
d'affilée, et depuis la hanche en plus ! Sans  
blague. Mais s'inquiéter, y penser  
de cette façon (le gangster) –  
se voir comme les autres  
vous voient, bon dieu, quelle fierté !

Plus calme, une femme et deux enfants,  
il attendra une reconnaissance.